LE LATIN DANS LES EXAMENS

(Suite [1]*)*

II. — AU BACCALAURÉAT

Appelé au cours de sessions récentes à corriger ou à interroger pour le latin des candidats au baccalauréat, je me disposais à exprimer ici mon épouvante et mon découragement, quand m'est tombé sous les yeux un article où mon collègue et ami M. A. Grenier exprime avec force précisément ce que j'avais à dire (*Revue universitaire*, 1929, p. 311 et suiv.).

Voici les constatations qu'il a pu faire au cours de la session d'octobre 1928 : « Aucune connaissance de la grammaire, surtout la plus élémentaire, aucune précision dans l'emploi des temps ni des modes, pas la moindre idée de la propriété des termes; les contresens... témoignent d'une profonde ignorance de l'histoire ancienne... ». M. Grenier cite quelques beaux spécimens des monstruosités qu'il a rencontrées. J'en ai à offrir de meilleurs, si j'ose dire.

Veut-on de simples absurdités? — Je cite textuellement, en respectant, si j'ose dire, jusqu'à l'orthographe : « Quel est celui qui parce que chacun meure raisonnablement avec une âme égale meure très sottement avec une âme impure. Est-ce que l'âme ne nous semble pas ainsi, plus elle distingue et plus au loin son éclat est affaiblit par celle-ci, désire être envoyé vers des lieux meilleurs et ne veut même pas voir ceux-ci. » La fin de ce même passage devient dans une autre copie : « N'est-il pas vrai que cette âme a été unie a vous qui comprend le plus et le plus long, se voir parti vers le meilleur celle-ci d'autre part. » Et dans une troisième : « Est-ce que cette âme qui s'apprécie davantage et plus longuement, est vue de vous, je prends pour point de départ qu'elle voit vers des choses meilleures, et celle-ci dont l'épée est émoussée ne voit-elle pas. » — Voici encore ce que devient un même texte dans deux copies, d'une part : « D'abord les livres furent lus par des amis qui étaient présents à ce moment-là; bientôt, alors qu'ils étaient divulgués à beaucoup de lecteurs, Q. Petilius, le préteur de Rome, désireux de lire ces livres les emprunta à L. Petilius. L'emploi en était familier à celui-ci, de telle

1. Cf. cette *Revue*, 1929, p. 38 et suiv. : *Le latin aux concours d'agrégation.*

sorte que Q. Petilius lut l'écrivain lui-même. En ayant lu la plus grande partie, lorsqu'il se fut aperçu que la plupart des idées devait détruire la religion, L. Petilius dit qu'il allait jeter lui-même ces livres au feu; avant de faire cela, il lui permit de s'en servir, et Q. Petilius vérifia si il y avait quelque chose soit de droit soit d'assistance qu'il estimât dans ces livres qu'il allait rendre; ceci fut fait par lui de très bonne grâce. » Même passage dans une autre copie : « En présence de ses amis, spectateurs de cette exhumation, L. Petilius d'abord retira les corps des enfants, plus tard les dépouilles furent déposées dans le caveau d'une famille choisie. Q. Petilius préfet de Rome qui s'adonnait aux études obtint de Petilius les corps des enfants de Numa Pompilius. Cet acte lui fut facile pour la bonne raison qu'il les déroba au scribe. Comme presque toujours les restes des personnages illustres étaient destinés à être jetés dans le feu, L. Petilius avait déclaré que les enfants allaient être incinérés. Avant de faire cet acte, avant d'en prendre la permission, il jugeait que les enfants devaient lui être rendus soit par le choix soit par la force. Il était décidé à faire agir tout son crédit pour cela. »

Veut-on des exemples de baroques confusions de mots? — « Libros Numae » sont « les enfants de Numa »; « ullius rei » est traduit par « d'aucun roi »; « tanta esse conatos » par « tellement ils sont connus »; « patruum tuum » par « de tes aïeux »; « commotus genere uerborum » devient « excité par la voix des verbes »; « actionis genere commotior », « maltraité par le procès de son beau-frère »; « duo fasces candelis inuoluti », ce sont « deux faisceaux enroulés autour de flambeaux », ou tout simplement « deux paquets de chandelles »; « more senum » remporte la palme avec « mort vieux » ou « bêtement à six »; — non, ce qui remporte la palme, c'est la phrase « consursus hominum oratorem canorum desiderat », pour laquelle on trouve : « l'orateur désirait la concurrence des hommes et le bruit », ou « l'affluence de tant de gens qui en parlent sans cesse », ou « l'assemblée des vieillards », ou « la réunion des honnêtes gens », ou « le son des instruments de musique », ou « un concours » soit « de chant », soit « de cheveux blancs », ou enfin « l'incendie et le bruit des chiens »...

Veut-on des monstruosités historiques? — Le datif « M. Canuleio » est interprété par « Monsieur (en toutes lettres) Canuleio »; « Dolabella consularis », c'est « Dolabella, femme du consul » (Dolabella femme, parce que Bella!)... Est-ce assez? J'ai peur qu'on ne soupçonne que quelques candidats ont voulu se payer la tête du correcteur. Mais le jour de l'examen les plus fortes têtes ne se risquent guère à plaisanter, et à lire ces pauvres copies on surprend plutôt soit chez certains les affres du désespoir (il y a parmi les coupables de ces monstruosités de douces et tremblantes jeunes filles), soit chez d'autres la résignation à l'absurde inévi-

table; chez tous, en tout cas, il faut consentir à reconnaître l'aboutissement fatal d'études viciées dès leur principe.

Et alors se pose la question que M. Grenier aborde courageusement : « On se demande avec angoisse quel profit intellectuel ces malheureux ont pu tirer des exercices de latin qui leur ont été imposés. Connaissance de l'antiquité? Néant. Connaissance plus approfondie de la langue française et des moyens d'expression d'une idée? N'en parlons pas. Habileté à suivre une pensée étrangère et à l'exprimer? Hélas! tel devrait être le meilleur résultat des exercices de traduction. Or, au contraire, des traductions essayées au hasard, sans aucune des connaissances de vocabulaire et de grammaire qui fournissent le moyen de pénétrer rationnellement le sens d'un texte et d'en saisir les nuances, n'ont pu habituer l'esprit qu'à l'imprécision et au vague. Les élèves ne s'étonnent plus de ne pas comprendre. Le brouillard est devenu leur élément naturel. Tout le travail qu'on leur a imposé n'a abouti qu'à un renoncement à l'intelligence... Nous ne craignons pas de le dire : ils ont fait pis que perdre leur temps. » Je suis tout à fait de l'avis de M. Grenier. La pratique de la version, pour les auteurs des copies dont j'ai donné des extraits, et pour dix, vingt, cinquante autres dans chaque série d'examen, aura été un apprentissage du non-sens, un encouragement à ne pas comprendre, un acheminement vers un état pour lequel l'élève n'a que trop de propension : l'acceptation sereine de l'inintelligible.

Le remède? — On en propose ordinairement de trois sortes :

1° Améliorer les méthodes d'enseignement? — Dans cet ordre d'idées on a proposé — et je suis de ceux qui ont proposé — toutes sortes de panacées : enseignement par les textes, méthode orale, explication linguistique... que sais-je encore? S'il est vrai qu'on ne fera jamais trop d'efforts pour réformer la méthode, il n'en reste pas moins que ce remède idéal est le plus difficile à appliquer.

2° Renforcer l'étude du latin; revenir par exemple au nombre d'heures qu'on imposait autrefois? — Illusion, selon moi. Prolonger l'enseignement du latin, ce serait prolonger l'incompréhension du latin. — Nous savions mieux le latin, dit-on, quand nous avions plus de temps pour l'apprendre. — Qui, nous? Ceux qui parlent ainsi sont des pédagogues, des professeurs, des gens du métier, ceux que de bonnes études destinaient à devenir universitaires; ce sont d'anciens bons élèves, qui jugent, je le crains, par leurs souvenirs de bons élèves, en vertu d'une expérience exceptionnellement favorable. Pour moi, quand j'évoque les versions latines de la queue de ma classe, au temps où notre horaire de latin envahissait la semaine, j'ai l'impression qu'elles auraient pu concourir plus d'une fois avec celles que je viens de citer. Il y a des élèves (c'est peut-être une minorité) qui n'apprendront jamais le latin; il y a des élèves (c'est certainement une majorité) qui ne l'apprendront jamais de

manière à en tirer profit. Pourquoi? Peut-être parce que l'apprentissage d'une langue morte présente des difficultées qui ne sont comparables avec aucune autre. Mais ceci est une autre affaire, et mériterait d'être démontré à loisir.

3° Supprimer l'étude du latin, et la remplacer par exemple par une étude plus méthodique du français et des langues modernes, avec lectures, explications, leçons de choses, appel aux sciences historiques, à la linguistique, avec aussi un enseignement des choses de l'antiquité? La thèse est défendable et, en tout cas, n'est pas scandaleuse, comme on le proclame volontiers dans certains milieux dits « latinistes », — à condition naturellement d'assurer la préparation latine de ceux qui auront à enseigner les langues occidentales et le français en particulier, vu qu'on peut bien les apprendre, mais difficilement les enseigner sans savoir le latin. — Mais l'expérience du latin au bachot, si effrayante qu'elle soit, ne conduit pas fatalement à cette condamnation en bloc.

Car cette expérience est aussi par certains côtés encourageante. Quelques copies (oh peu!) attestent de telles qualités de finesse, de sens logique et critique, d'intelligence nuancée, qu'on regretterait que leurs auteurs n'aient pas été soumis à l'épreuve du latin, et qu'on ne peut s'empêcher de penser que ceux-là ont vraiment tiré profit de leurs études classiques. Mais précisément ces rares copies donnent l'impression que le latin est une nourriture de luxe, et qui doit être ménagée; qu'il possède une valeur éducative exceptionnelle, mais pour ceux qui sont en état de l'assimiler; que, pour qui en peut surmonter par un effort moyen les difficultés essentielles, il est une acquisition sans pareille; mais qu'il reste un leurre pour la foule des inaptes, quelque temps qu'on leur donne pour l'apprendre, quelque place qu'on lui fasse dans les programmes, et, j'en ai peur, quelque méthode qu'on emploie pour l'enseigner.

Telles sont les réflexions que m'a suggérées une expérience analogue à celle de M. Grenier, analogue, je pense, à celle de tous mes collègues. Je les soumets, sans conclure aujourd'hui, à ceux qui ont la charge d'ordonner les programmes pour le plus grand bien des élèves et pour le plus grand bien du latin. Mais il appartient aux latinistes groupés dans notre Société de prendre conscience du mal et d'y chercher remède; j'ajouterai qu'à mon avis ils ne devront pas reculer devant les solutions hardies, s'ils ne veulent pas risquer d'être dépassés par les événements.

J. Marouzeau.